



Provence / Pernambuco 2005 / 2006 art contemporain



La rencontre

entre différents acteurs culturels et artistes lors de l'exposition Provence|Pernambuco qui a eu lieu du 20 septembre au 10 octobre 2006, s'inscrit dans la continuité de *L'Année du Brésil en France*. Cette année 2005 a permis à Aix-en-Provence et la région de découvrir divers jeunes artistes de Recife et Olinda à travers expositions, performances, résidence et interventions en liaisons avec l'école d'art d'Aix-en-Provence.

Dans cette continuité, l'association Identités Nouvelles, en collaboration avec le consulat de France à Recife et en partenariat avec Rosa Melo, productrice indépendante, a décidé d'inviter trois artistes et un collectif à exposer au MEPE (musée d'État de Pernambouc).

Cette exposition s'inscrit dans un contexte riche de perspectives puisqu'elle a été l'élément déclencheur, sous l'impulsion du service culturel du consulat de France à Recife, d'une relation entre l'ESA d'Aix-en-Provence et l'UFPE à travers notamment la mise en place d'un protocole de coopération ayant pour objet un échange entre enseignants et étudiants des deux établissements.

Un premier étudiant, José Etchenique (quatrième année), est accueilli par le département art et communication de l'UFPE jusqu'en Mars 2006. Il appréhende ainsi une autre réalité artistique, culturelle et sociale. Dans le cadre du SPA (semaine pernamboucaine des Arts Visuels) Erik Samakh et Guillaume Stagnaro (par ailleurs enseignants et intervenants à l'ESA d'Aix-en-Provence) ont réalisé chacun un workshop articulé autour de leur travail respectif (réalités sonores et programmation/langage). Le collectif Dardex est quand à lui intervenu sur le campus de l'université (face au département d'art et communication) lors d'une performance/installation qui a rencontré un public nombreux et intéressé. Dans le cadre du Spa, Romain Senatore et Quentin Destieu ont également exposé et présenté leur travail dans le cadre d'un débat sur art contemporain et interventions en milieu urbain.

Ces rencontres entre les artistes et les acteurs culturels - UFPE, le CAC (Mario Sette), le musée de Recife (Betania Corea), le CAV (Centre d'Art Visuel - Luciana Soares), le SPA (Rodrigo Braga), l'Alliance Française (conférence de presse et présentation du nouveau livre de Erik Samakh), Hugo Chaves (chargé d'Affaires au Minc) ont été très enrichissantes et favoriseront, nous l'espérons, d'autres actions comme des résidences d'artistes ou échanges d'étudiants.

France Cadet a, quand à elle, malheureusement, été empêché de se rendre sur place lors de l'exposition Dog Lab [1]. Elle a cependant bénéficié d'une bonne divulgation de son travail dans la presse et les médias brésiliens puisqu'elle était présente par ailleurs à l'exposition "emoção art.ficial" de São Paulo.

Le pont Recife / Aix-en-Provence a englobé deux événements outre l'exposition au musée d'État : conférence avec les artistes pernamboucains présents à Aix-en-Provence en 2005, avec la participation de Juliana Notari, Canal 03, Lourival Batista et Rodrigo Braga et programmation de vidéo-art de l'école supérieure d'art d'Aix-en-Provence à l'université fédérale de Pernambouc.

Cet échange a été organisé par Rosa Melo et Carlos Casteleira, de l'association Identités Nouvelles, le consulat de France à Recife et le soutien de Cultures France, de la Drac Provence-Alpes-Côte d'Azur et de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, du Funcultura de Pernambuco et des municipalités de Recife et d'Aix-en-Provence.



Récife, Brésil.

Le 9 septembre 2006, nous sommes quatre : Guillaume, Quentin, Romain et moi et pour les trois premiers, quelle chance ! C'est la première fois en Amérique du Sud. C'est pour moi la sixième fois que je fais le voyage pour le Brésil et je ne suis pas en terrain complètement inconnu. J'ai exposé à São Paulo et Rio de Janeiro, voyagé jusqu'à Manaus, découvert l'autre côté de la frontière en Guyanne française et pourtant cette ville du Pernambuco, du Nord-Est m'a surpris et profondément touché. J'aime de toute façon les brésiliens parcequ'ils ne veulent pas que je dorme comme s'il fallait profiter à fond des moments toujours courts rares et intenses de nos rencontres, et pourtant je ne parle pas portugais mais sans doute un genre de créole ! En effet je n'ai jamais de soucis pour communiquer avec un mélange horrible de mots qui me viennent à l'esprit entre français, italien, portugais, espagnol, et anglais, et inventions des plus primitives ! Le premier qui me l'avait fait remarqué c'était Pedro Lobo mon ami carioca qui s'interrogeait sur ma faculté de parler avec mon guide dans la forêt de Tijuca. Celui-ci ne parlait pas portugais, et je n'en avais à l'époque aucune conscience, mais un mélange fantastique né d'une des nombreuses favellas de la forêt...

Nous sommes reçu par Rosa, toute l'équipe du SPA (l'organisation brésilienne de la semaine d'art visuel de Récife) et Carlos de façon royale dès notre arrivée et nous n'avons pas encore beaucoup dormi quand commence le workshop pour lequel je suis là. Pourtant notre petit hôtel en plein centre de Récife à Boa Vista est parfait.

Lundi 11 septembre, j'apprends que mon matériel n'est pas prêt d'arriver au musée car il est coincé à la douane (classique) comme les chiens de France Cadet d'ailleurs. Nous ne savions pas à ce moment là que le retour allait être pire : des chiens disparus et les boîtes en piteux états. C'est sans doute l'approche de Noël qui a fait peur aux chiens de France... Le workshop commence avec Lourival comme ange gardien (je l'ai connu à Aix-en-Provence lors du séjour des brésiliens invités par Carlos et je l'ai entraîné sur l'île de Porquerolles pour un parcours initiatique dédié aux nouveaux arrivant de l'école d'art d'Aix en 2005) avec un peu de mal car il faut que je trouve des solutions sans le matériel, mais les lézards de Récife me soufflent la solution. Je décide de fabriquer des cannes de chasse et invente une tradition pernamboucaise chez un marchand de matériel de pêche : « Comment vous ne connaissez pas cette tradition bien de chez vous pour laquelle je viens acheter des cannes en bambou ??? Il suffit d'attraper un petit lézard (lagartixa) et de le noyer vivant dans une bouteille de Pitu (cachaça locale). Ensuite il faut attendre quelques jours et la boisson est prête : Lagarchaça ! ». Dès le lendemain j'organise une chasse un peu particulière avec les étudiants... Notre attention est alors modifiée et les intentions citadines commencent à se diluer. Le jardin du musée regorge de lézards et il est finalement assez facile pour l'un d'entre nous de revenir avec sa proie gesticulant au bout de la canne.

Le problème c'est qu'il se fait agresser par une vraie écolo hippie des années 70 qui lui brise sa canne pour libérer la victime en vociférant des insultes... Nous oublions vite cette mésaventure pourtant enrichissante avec quelques bières et caipirinhas.

Jeudi 14 septembre, nous partons tous en bus à 150 km de Récife pour rencontrer João do Pife, un personnage fantastique de Caruaru, joueur de flûte et très exactement de pifano ! Il nous raconte son histoire et son combat de tous les jours pour refaire vivre il y a déjà quelques

années cette vieille tradition du Pernambouc. De retour de Caruaru je sais que les cannes sonores ont leur histoire et prendront les sons des pifanos et le nom de pifanas... Le workshop (décidément je n'aime pas ce mot), le stage, continue avec des petites cartes électroniques que j'utilise pour les cannes sonores et nous expérimentons rapidement prise de son et installations sonores puis enfin les flûtes arrivent entières et nous commençons en fin de semaine l'accrochage de celles-ci dans les arbres et sur le vieux musée en restauration. Telmo, le compositeur de la bande et ami de Lourival joue tous les rôles dans cette histoire et finit par me proposer son aide pour le montage des cannes sonores dans le musée. L'installation dans le musée démarre et la semaine d'art visuelle 2006 de Récife semble sans fin car nous continuons à rencontrer les artistes et les curators au petit déjeuner à l'hôtel ce qui est d'ailleurs fort plaisant. Vive les petits déjeuners en famille, c'est efficace pratique et en plus avant même de sortir on a l'impression d'avoir passé une bonne journée. Les nuits sont de plus en plus courtes... je me rappelle d'un matin sur la plage à Boa Viagem avec Carlos, nous allons nous baigner malgré les requins et les piranhas et nous nous endormons dans les chaises longues qui nous tendent leurs bras avec de l'ananas encore coincé dans les dents. Le petit déjeuner au RÉCIFE PALACE devient d'un luxe extraordinaire grâce à une dame déguisée en habit traditionnel de bahia pour les riches clients et nous sommes reçus comme des princes au bord des chutes de la piscine minuscule et ringarde de l'hôtel. Mais en réalité la plupart de nos nuits se terminent à Olinda la belle vieille cité voisine la plus proche de Récife qui nous accueille chaleureusement.

Dimanche 17 septembre, certains d'entre nous passent à la tondeuse improvisée assis dans la rue avec les bières dans la glace... C'est mon anniversaire et celui de Elaine et les coupes deviennent de plus en plus osées... Le 18 septembre, avec Telmo nous voilà jouant de la flûte et enregistrant les sons sur les cartes électroniques des cannes. Très bel échange, et nous nous entendons à merveille... Les cannes sonores suspendues au plafond du hall émettent enfin leurs lancinantes plaintes dans le musée et deviennent les pifanos. Les joueurs de flûtes sont eux aussi installés pour la plupart sur les bâtiments et luttent avec les "cris" de la ville.

Le 19 septembre, je me joins à une équipe dirigée par Paulo Paes pour découvrir la mangrove et le travail discret de cet artiste. Après la traversée de l'île de Dieu (favela au milieu des eaux) et l'attente de nos guides, je découvre un site à la fois familier (je suis né sur l'embouchure de la Gironde et la vase grise découverte par les marées successives ressemble à celle de Recife) et en même temps étonnant lorsque au détour d'un bras du fleuve nous découvrons les buildings de la ville inondés de soleil. Le silence devient plus présent et je sais qu'ici, c'est un lieu pour les joueurs de flûtes. Marée basse! Les plus urbains d'entre nous hésitent à descendre des barques, pourtant ils n'ont pas le choix et nous continuons à pieds dans les égouts de Boa Viagem... Presque toute vie à disparue et les traces d'un écosystème relativement riche témoignent d'une pollution récente... Nous revenons avec la boue du delta, de nuit, ayant échappé de justesse à la volée!

Le 20 septembre, ça marche presque comme sur des roulettes et crac! juste avant le vernissage panne de courant mais l'équipe du musée assure et tout est remis en ordre... Je crois qu'il est temps d'aller se reposer, non, dansar... je commence pourtant à avoir sommeil...

Erik Samakh 2006







J'ai été invité par l'association Identités Nouvelles, dans le cadre de la Semaine Pernamboucaine des Arts (Septembre 2006), à organiser un atelier avec des étudiants et artistes Brésiliens et à participer à l'exposition «Aix-en-Provence au Pernambouc» au Musée d'État de Pernambouc. L'exposition et l'organisation de l'atelier à Recife m'ont permis de mettre en application une série de pistes que je développe dans mon travail artistique personnel mais aussi à travers l'atelier Plot à l'Ecole d'Art d'Aix-en-Provence.

J'ai exposé au musée deux oeuvres : Papillons, une installation interactive créée à Marseille en 2006 et Cablegram, création réalisée à Recife même.

Papillons est la dernière création d'une série de trois installations interactives jouant sur l'utilisation de l'ombre des spectateurs comme moyen d'interaction entre l'espace physique du lieu d'exposition et l'espace simulé de l'ordinateur.

Cette série est avant tout une recherche esthétique sur des principes de simulations et d'interfaces homme-machine. Je cherche à définir par ce travail la simulation en tant qu'elle est un espace de représentation. La simulation est une représentation qui s'appréhende à travers l'expérimentation des possibles qu'elle propose et cette expérimentation n'est rendue possible que par l'utilisation d'une interface. L'interface est le lieu de rencontre entre deux espaces hétérogènes, elle est aussi le moyen permettant l'exploration de l'espace simulé.

Les trois installations partagent le même principe d'installation simple : un vidéo-projecteur posé à même le sol projetant sur une toile de retro-projection des ombres simulées par un programme informatique.

L'ombre réelle des visiteurs passants devant le faisceau du vidéo-projecteur est projetée sur cette même toile qui devient la surface de rencontre - l'interface - entre deux espaces : le réel et le simulé.

Dans l'installation Papillons, l'ordinateur projette sur la toile une simulation de d'ombres de papillons virevoltants les uns autour des autres. Face à l'écran, un bâton est planté dans le sol et son ombre réelle se confond à celles simulées des papillons. À certains moments indéfinis, l'ensemble des papillons vient se poser sur l'ombre du bâton. Il suffit alors aux spectateurs d'effleurer le bâton pour les faire s'envoler à nouveau.

Cablegram est un dispositif métaphorique et poétique. Cette oeuvre fait suite à une recherche sur les principes de transmission de données, en particulier sur les transformations successivement appliquées à la nature d'un message afin de le transmettre sur de longues distances et au final de le restituer sous sa forme première.

Un exemple simple pourrait être le téléphone : une donnée, la voix, est transformée ou plus exactement modulée en fréquences électriques. Elle est transmise par un fil électrique puis restituée, à sa réception, sous sa forme originale d'onde sonore.

Quels que soient les techniques utilisées, que la nature de la transformation du message soit numérique ou simplement analogique, le processus de l'envoi d'un message semble identique. Il faut transformer la nature du message afin de le libérer de ses contraintes physiques. Dans le cas de la

transmission téléphonique, la nature physique du signal électrique nous permet de transmettre une onde sonore au-delà de la distance limitée de la propagation du son dans l'air.

On peut décomposer ce processus en trois moments distincts : le message est transformé, puis transmis pour être enfin restitué. C'est à partir de ce processus simple que mon travail s'oriente, tout particulièrement avec la réalisation de Cablegram.

Toute transmission implique une dégradation de la qualité du message envoyé. Cette dégradation intervient à toutes les étapes du processus : lors de la transformation du message, de sa transmission et de sa restitution.

Il peut sembler qu'il faut réduire l'écart qui existe entre le message réceptionné et le message original, dans un souci de qualité de communication. C'est d'ailleurs là que se situe une grande partie du travail effectué en théorie de l'information appliquée aux grands réseaux de communication. Les recherches sur le traitement du signal, la mise au point d'algorithmes de compression de données, repoussent les limites de la vitesse et donc de la quantité d'informations possibles à envoyer.

Ce gain de vitesse est la plupart du temps utilisé pour «enrichir» le message (par exemple l'ajout de l'image au son pour les téléphones) et semble n'avoir pour but que d'occuper mais finalement d'occulter tout les sens au nom d'un fantasme de reproduction de la «réalité».

Cet écart existant entre le message original et celui perçu est un espace qu'il ne faut pas chercher à combler mais plutôt à utiliser comme lieu de travail de l'imagination. C'est dans cet espace que peuvent se jouer des tentatives d'enrichissement d'une représentation. Non pas par une transmission et reproduction «réaliste» d'un événement, mais par un travail poétique jouant sur sorte d'éclipse informationnelle. Aménager des vides pour provoquer du sens avec un minimum de moyens.

Pour conclure, les théories de l'information et leurs applications que sont les réseaux de communication, du fait même de leurs imperfections, peuvent être perçues (sans y être réduites) en tant qu'espaces de représentation. À ce titre ils sont des lieux possibles d'expérimentation esthétique et poétique.

Dans cette optique Cablegram est une machine donnant à montrer ce processus de transmission d'un message, un dispositif métaphorique à la limite de l'absurde.

Le message qu'elle transmet est une simple couleur et celle-ci, dans la logique du processus, est transformée puis transmise sur une distance suffisante pour être finalement restituée.

J'utilise des longues cordes à piano comme support de transmission et leurs vibrations comme principe de transposition de mon message.

Parallèlement la réalisation de Cablegram a été une réflexion sur le principe d'élaboration d'un travail artistique.

Au Musée d'État de Pernambuco à Recife mon désir n'était pas simplement de venir déposer une oeuvre. Par contre il me semblait intéressant de profiter de cette opportunité pour expérimenter ce qui pourrait être une méthode de travail, sinon un dispositif en tant que tel : concevoir une pièce de la façon la plus décontextualisée possible pour ensuite l'adapter aux événements et situations rencontrés et la réaliser in situ. Ne pas transporter l'oeuvre mais transporter les condi-

tions de réalisation de celle-ci. C'est-à-dire amener des concepts, des idées, des outils et le temps d'expérimentation et d'apprentissage nécessaire à sa réalisation ultérieure.

J'ai donc au préalable du voyage et de la fabrication même de l'oeuvre, expérimenté et développé différentes solutions techniques pour chaque partie distincte du projet : Une espèce de caméra ne filmant qu'un pixel (donc une couleur), des circuits électroniques analysant une couleur, des systèmes permettant de faire vibrer des cordes à piano à différentes amplitudes, un principe de restitution de couleur composé de trois spots lumineux rouge, vert et bleu. Le tout étant testé séparément sans jamais être assemblé dans sa globalité. J'ai aussi décidé de laisser ouverte la question de la couleur qui dans cette oeuvre joue le rôle du message transmit.

Pendant la semaine de montage de l'exposition, j'ai passé les premiers jours à parcourir la ville afin d'y trouver le matériel nécessaire à la réalisation de l'oeuvre.

J'avais décidé que la machine allait devenir un dispositif de lecture des couleurs des partis politiques brésiliens. Nous étions en pleine campagne pour les élections présidentielles et municipales et la ville était saturée d'affiches, de drapeaux et de prospectus aux couleurs de la multitude des partis en lice.

Le dispositif une fois construit filmait un ensemble de prospectus ramassés dans la rue, analysait leur couleur, la décomposait en trois valeurs, rouge, verte, bleue transmises sous forme de vibrations de différente intensités à une extrémité de trois cordes à piano tendues sur une quinzaine de mètres dans l'espace du musée. Puis cette couleur était recomposée à l'autre extrémité des cordes à l'aide de trois lumières: rouge, verte et bleu dirigées sur un mur blanc, chaque lumière variant d'intensité en accord avec l'amplitude de la vibration des cordes. À tous moments il était possible aux spectateurs de venir perturber le processus en venant toucher les cordes et donc de modifier la couleur retransmise par les lumières.

Des deux semaines passées à Recife la première à était consacrée à l'organisation d'un atelier avec des étudiants et artistes Brésiliens. J'ai abordé cet atelier dans le même état d'esprit que pour la réalisation de Cablegram. La proposition de départ était de travailler sur ce principe de transmission, à la différence qu'ici, le lieu ainsi que le moyen d'envois des messages allait être l'espace public de la rue.

Les premiers jours de l'atelier ont été consacrés à des discussions théoriques et à l'élaboration de projets artistiques tout en étudiant leurs faisabilité technique. Nous avons par ailleurs conçu ces projets de façon à ce qu'ils soient réalisables à partir d'objets manufacturés comme des jouets, gadgets électroniques, pièces détachées, pour les démonter, récupérer leurs composants et les détourner de leurs usages premiers.

À la fin de cette première semaine, différentes petites expérimentations ont vu le jour. Par exemple des petites fléchettes lumineuses aimantées à lancer pour écrire des messages sur les murs de la ville, un cerf-volant permettant aux passants d'envoyer des messages morse dans le ciel, ou l'utilisation la structure métallique d'un pont comme câble électrique et le transformer en interphone...

Stagnaro Guillaume - Décembre 2006.







identités nouvelles
4 rue Germain Nouveau
13090 Aix-en-Provence

www.pernambuco.fr
inasso@wanadoo.fr
+33 (0)4 42 29 78 60